

Pasteure Béatrice Cléro-Mazire, prédication pour l'Oratoire du Louvre le 29
mars 2026.
Dimanche des Rameaux

« La paix manquée »

Luc 19, 28-44

*Après avoir ainsi parlé, il partit en avant et monta vers Jérusalem.
Lorsqu'il approcha de Bethphagé et de Béthanie, près du mont dit des
Oliviers, il envoya deux de ses disciples, en disant : Allez au village qui est
en face ; quand vous y serez entrés, vous trouverez un ânon attaché, sur
lequel aucun homme ne s'est jamais assis ; détachez-le et amenez-le. Si
quelqu'un vous demande : « Pourquoi le détachez-vous ? », vous lui direz :
« Le Seigneur en a besoin. » Ceux qui avaient été envoyés s'en allèrent et
trouvèrent les choses comme il leur avait dit. Comme ils détachaient l'ânon,
ses maîtres leur dirent : Pourquoi détachez-vous l'ânon ? Ils répondirent :
Le Seigneur en a besoin. Et ils l'amènèrent à Jésus ; puis ils jetèrent leurs
vêtements sur l'ânon et firent monter Jésus. À mesure qu'il avançait, les gens
étendaient leurs vêtements sur le chemin.*

*Il approchait déjà de la descente du mont des Oliviers lorsque toute la
multitude des disciples, tout joyeux, se mirent à louer Dieu à pleine voix
pour tous les miracles qu'ils avaient vus. Ils disaient :*

*Béni soit celui qui vient, le roi, au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et
gloire dans les lieux très hauts !*

*Quelques pharisiens, du milieu de la foule, lui dirent : Maître, rabroue tes
disciples ! Il répondit : Je vous le dis, si eux se taisent, ce sont les pierres
qui crieront !*

*Quand, approchant, il vit la ville, il pleura sur elle en disant : Si toi aussi tu
avais su, en ce jour, comment trouver la paix ! Mais maintenant cela t'est
caché. Car des jours viendront sur toi où tes ennemis t'entoureront de
palissades, t'encercleront et te presseront de toutes parts ; ils t'écraseront,
toi et tes enfants au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur
pierre, parce que tu n'as pas reconnu le temps de l'intervention divine.*

Aujourd'hui, si nous nous situons dans le calendrier liturgique de la tradition chrétienne d'occident, nous fêtons le dimanche des rameaux.

Ce dimanche appelle toujours une ambivalence : en effet, comment fêter le souvenir d'une marche vers la mort ?

Car c'est bien ainsi que les Évangiles canoniques construisent le récit de la fête des rameaux : l'avancée de Jésus vers l'inévitable crucifixion.

L'entrée de Jésus dans la ville est mise en scène par Jésus lui-même, selon le texte que nous avons lu. Il demande, alors qu'il est sur la colline en face de Jérusalem, d'aller chercher dans le village voisin, un ânon.

Il prévoit même la réaction du propriétaire de la bête et donne les éléments de langage, presque rituels, qui vont permettre que tout s'accomplisse comme il se doit.

Tout semble programmé pour que Jésus entre dans Jérusalem d'une façon qui fasse sens pour celles et ceux qui le verront.

Cette histoire d'ânon a donné lieu à de nombreux commentaires. Pourquoi un ânon ?

Que signifiait cet animal pour les contemporains de Jésus et comment doit-on comprendre cette description précise de la monture de Jésus au moment de passer une des portes de la Ville du Temple ?

L'âne est l'animal de bât par excellence, avant les boeufs, avant le cheval, l'âne est reconnu pour ses qualités de porteur dans les lieux accidentés.

Au Proche Orient, l'âne est aussi la monture des rois en raison de son pas régulier, prudent ; il est aussi l'animal de la paix, contrairement au cheval qui annonce la guerre. Pourquoi ?

Parce que l'âne ne court pas avec son chargement, il marche et n'est pas choisi pour sa vitesse, mais pour sa constance. Le cheval, lui, porte les guerriers ou les courriers et permet d'aller vite.

L'âne est un animal ouvrier, il apporte les denrées venues de loin, il transporte les commerçants et les pèlerins et, quand il est chez son propriétaire, il fait tourner les meules pour presser les olives ou le raisin et foule, en troupeau, le blé répandu sur l'aire. Aucune de ces activités ne peut se faire en temps de guerre.

Quand la guerre sévit, les portes des fortifications se ferment au commerçant, et la ville se barricade devant l'étranger.

Quand il y a la guerre, les moissons ne peuvent se faire, et le blé, le raisin et l'olive pourrissent sur pied. Quand il y a la guerre, l'âne meurt assoiffé, lui qui est réputé pour sa soif inextinguible.

Alors, quand Jésus met en scène son entrée, c'est pour signifier à la ville qu'il est le prince de la paix attendu depuis les temps prophétiques. Jésus parle à la tribu de Juda, et l'ânon dont il dit avoir besoin, rappelle celui de cette description que l'on trouve dans le livre de la Genèse au moment où Jacob bénit ses fils dont les noms symbolisent les douze tribus d'Israël : « *Juda, tes frères te célèbreront ; ta main sera sur la nuque de tes ennemis ; les fils de ton père se prosterneront devant toi. Juda est un jeune lion. Tu remontes du carnage, mon fils ! (...) Le septre ne sera pas retiré à Juda, ni le bâton de commandement qui est à ses jambes. (...) il attache son âne à la vigne, le petit de son ânesse à un cep de qualité ; il lave son vêtement dans le vin, son habit dans le sang des raisins.* » (Gn 49, 8-11)

Le vêtement teint dans le vin est celui des rois. Il est de la même couleur pourpre que le manteau qu'on mettra sur Jésus au moment de sa flagellation.

Tout, dans le texte que nous avons lu aujourd'hui, nous place dans une ambiguïté. L'Évangile met en scène l'arrivée d'un prince de la paix que la tradition biblique réfère à un peuple constamment confronté à la guerre. Et si le peuple jette son manteau sur le chemin de ce nouveau roi, cet ânon encore monté par aucun humain avant Jésus, devient porteur de toute l'histoire d'un peuple.

De symbole en citation, comme celle du Psaume 118 : « *Béni soit celui qui vient, le roi, au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire dans les lieux très hauts !* » (Ps 118, 26). L'Évangile de Luc nous parle de la paix comme espérance de tout un peuple, mais aussi comme le risque que prennent tous les justes, quand ils s'opposent à l'injustice.

Ce que porte le petit ânon, ce jour-là, va se payer d'une vie humaine, et déjà les craintes des pharisiens qui veulent faire taire ceux qui suivent Jésus, révèlent le danger que constitue le fait de faire entrer le juste dans la ville.

Plus haut, le Psaume 118 dit aussi : « *Ouvrez-moi les portes de la justice : par elles j'entrerai, je célèbrerai le Seigneur : C'est par elles qu'entrent les justes.* » (Ps 118, 19-20). Jésus se prendrait-il pour le nouveau roi David ? Est-il en train de dire qu'il est, lui, l' élu de Dieu ?

Le Christ ? Celui qui a reçu l'onction d'huile parfumée pour devenir le roi ?

L'Évangile de Luc relit les événements qui ont secoué son peuple jusqu'à le disséminer dans tout l'empire.

Son auteur écrit alors que Jérusalem n'est plus la ville du Temple, puisque du temple, il ne reste pas une seule pierre sur pierre.

Luc superpose les époques et place Jésus en visionnaire. Comme les prophètes qui l'ont précédé, Jésus voit la catastrophe qui arrivera en l'an 70, avant la Pâque juive : les Romains s'emparent de la ville de Jérusalem dans la fameuse guerre des Juifs après des combats dans toute la Galilée et des révoltes incessantes du peuple contre l'occupant romain.

Alors quand les pharisiens veulent faire taire les disciples qui intronisent leur nouveau roi, c'est le peuple séditieux qu'ils veulent faire taire. Mais Jésus répond : « *Je vous le dis, si eux se taisent, ce sont les pierres qui crieront !* » Extraordinaire réplique qui montre combien la révolte naît toujours d'abord d'une soif inextinguible de justice. Combien il est impossible de l'arrêter quand elle est là et qu'elle sourd de chaque pierre.

Luc se souvient de ce qui engendra la perte de Jérusalem en 70. Il se souvient des divisions qui empêchèrent le peuple de Jérusalem de l'emporter sur les Romains. L'historien Flavius Joseph décrit dans son ouvrage intitulé : *La guerre des Juifs*, les dissensions qui empêchèrent les assiégés de Jérusalem de s'organiser et de résister à l'ennemi sous un commandement clair. Il décrit aussi ce que Luc reprend dans l'Évangile : « *tes ennemis t'entoureront de palissades, t'encercleront et te presseront de toutes parts ; ils t'écraseront, toi et tes enfants au milieu de toi et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre* ». Ici, le verbe *écraser* est aussi celui qui décrit, en grec, le *nivellement* du sol. Et c'est un détail que Flavius Joseph décrit précisément : les Romains, pour mieux s'emparer de cette ville bâtie sur un escarpement, réussissent à aplanir les abords accidentés de la ville à force de travaux titanesques, déplaçant les pierres pour faciliter l'installation des troupes au pied des fortifications.

Étrange mémoire de Luc où la Pâque de l'an 70 vient rencontrer celle que Jésus vient vivre, l'année de sa mort, soit quarante ans avant la destruction du temple.

Jésus pleure sur un futur qui fait partie du passé de Luc. Comme si la foi de Luc trouvait dans la figure de Jésus la rédemption d'une faute restée inexpiée : avoir laissé la ville sainte aux mains des colonisateurs. Avoir laissé la deuxième diaspora s'accomplir.

Que vient faire Jésus, en ce jour de liesse ? Il vient pour la fête de la Pâque, il vient pour renouveler l'alliance avec Dieu, il vient pour le sacrifice de l'agneau qui garantit la paix. Mais il prévient : la ville sera assaillie, parce que Jérusalem n'aura pas su reconnaître la présence du Messie en son sein.

« *Si toi aussi tu avais su, en ce jour, comment trouver la paix !* »

Une nouvelle ambiguïté apparaît dans ce regret : Jésus voulait-il que Jérusalem fasse la paix avec Rome ? Voulait-il que les chefs d'Israël s'entendent tous sous l'autorité du même Dieu pour combattre efficacement ? Voulait-il que Jérusalem fasse la paix avec son Dieu pour pouvoir l'emporter ?

À l'entrée de la semaine sainte, nos têtes, à nous aussi sont pleines des guerres qui menacent de toute part notre avenir.

Et nous voyons, d'une part, la soif de justice de toutes celles et ceux qui demandent plus d'humanité, plus de solidarité, pour affronter ensemble les défis qui nous attendent collectivement ; et d'autre part, la difficulté de nos États, de nos pouvoirs, à entrer dans une communauté de justes, prêts à s'unir pour peser en faveur de la paix.

À l'entrée de cette semaine pascale, nous entendons les civils écrasés par les conflits, crier sous les pierres des villes détruites. Seront-nous là quand il faudra les soutenir ?

Serons-nous de ces justes qui abandonnent leur tranquillité pour aller défendre la véritable paix, celle qui ne se gagne qu'avec le droit et la justice ?

Et plus tard, quand nous relirons l'histoire, que ferons-nous de nos responsabilités, et que dirons-nous de la place de Dieu dans nos actes ?

En relisant l'histoire de la chute du Temple de Jérusalem, des théologiens chrétiens ont fait de cette catastrophe la légitimation de l'hégémonie chrétienne contre le judaïsme et ont développé ce qu'on a appelé *la théologie de la substitution* qui promeut l'idée selon laquelle le christianisme devait se substituer au judaïsme parce que Dieu l'aurait voulu.

Cette relecture est un exemple de ce que la mauvaise bonne conscience peut faire dire aux fanatiques.

Ce sont les mots de haine, les manipulations de l'histoire et les récits arrogants qui nient l'existence de l'autre, qui nous font, à chaque génération, manquer la paix véritable, celle qui construit l'avenir.

En entrant dans sa ville, Jésus pleure comme pleurent toutes celles et tous ceux qui voient après coup, le gâchis irréparable de la guerre et de la violence.

Pour tous ces civils qui meurent aujourd'hui dans l'embrassement de guerres qu'ils n'ont pas voulues ; pour toutes les victimes de ceux qui ne mettront jamais leur propre vie dans la balance de l'avenir, de peur d'y perdre un peu de leur orgueilleuse assurance ; pour les femmes, les hommes et les enfants qui payent de leur vie la mégalomanie d'une poignée de chefs autoritaires, il nous faut prier sans cesse, afin d'être un peuple attentif et préparé.

Préparé à résister au mal, préparé à résister à l'égoïsme, préparé à résister à la haine de l'autre, et ne jamais croire que détester l'autre pourrait nous grandir un seul instant.

L'ânon qui entre à Jérusalem porte sur son dos la parole de Dieu. Figure de la diplomatie contre la cavalerie guerrière, il marche à pas prudents et mesurés, sans autre force que sa constance.

L'entrée de Jésus à Jérusalem que nous raconte Luc n'est pas le triomphe d'un homme seul contre la violence de tous les autres, mais le triomphe du courage d'être juste pour que tous les autres le deviennent. AMEN.